

les milliaires sévériens de Maël-Carhaix et de Plounévez-Quintin (Côtes-d'Armor). Il semble tout aussi probable, si l'on en juge aux céramiques recueillies dans la seconde canalisation, que celle-ci ait été abandonnée avant le milieu du IV<sup>e</sup> siècle, soit à une période où, à *Vorgium* comme à *Darioritum* (Vannes) et *Fanum Martis* (Corseul), le cadre urbain et les éléments de confort (thermes, etc.) n'étaient plus entretenus ou tombaient en ruines, offerts au pic des récupérateurs de matériaux.

En donnant au lecteur ce travail remarquablement fouillé sur l'unique aqueduc fonctionnel connu dans la péninsule armoricaine – celui desservant Locmariaquer (Morbihan) ne fut jamais achevé – les auteurs apportent ainsi une contribution de premier plan à la connaissance du passé romain de notre péninsule. On ne peut que les en féliciter.

Patrick GALLIQU

Gwyn MEIRION-JONES (dir.), *La demeure seigneuriale dans l'espace Plantagenêt, salles, chambres et tours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Art & Société », 2013, 488 p., ill. n. b. et coul.

Le titre de l'ouvrage peut paraître quelque peu déroutant, tant il est vrai que l'époque des Plantagenêts n'est pas une référence historique familière dans le contexte d'une vision sans doute trop souvent franco-française de l'histoire de l'art. C'est donc par ce parti pris audacieux que le professeur Gwyn Meirion-Jones, assisté par Pierre Garrigou-Grandchamp, Edward Impey, Michael Jones, Céline Piron, Catherine Laurent et Don Shewan, « fédère » dans cet ouvrage collectif des approches historiques et archéologiques extrêmement riches et diverses qui vont de l'Angleterre à la Gascogne en passant bien entendu par la Normandie, la Bretagne, le Maine, l'Anjou et la Touraine, le Poitou, le Limousin et le Périgord. Il faut surmonter le premier instant d'égarement qui chercherait en vain la cohérence historique de cette démarche, si l'on considère en regard de la durée limitée du « royaume » Plantagenêt – à peine un siècle et demi – l'éventail chronologique très large que couvrent les différentes approches, entre le XI<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle, pour se délecter de chacune d'elles. En réalité, c'est plutôt le sous-titre de l'ouvrage *Salles, chambres et tours* qui résume les différentes formules de demeure seigneuriale qui ont coexisté durant tout le Moyen Âge. La grande salle, lieu éminent de la vie seigneuriale, emblématique du statut de la noblesse, est ainsi examinée sous ses diverses formes : isolée ou associée aux chambres, en maçonnerie ou en bois, « sous charpente » le plus souvent jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle (Bretagne), en rez-de-chaussée, ou à l'étage (Normandie, Maine, Anjou), dans un volume unique comme le plus souvent, ou à trois nefs (Angleterre, Maine...). Cette thématique sera le fil rouge de ce compte rendu qui, faute de place, ne peut évoquer toutes les contributions et privilégie les découvertes liées aux recherches récentes ainsi que les aspects relatifs à la Bretagne et aux provinces voisines.

La première étude consacrée aux plus anciennes salles seigneuriales anglaises, édifiées entre le <sup>x</sup><sup>e</sup> et la fin du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, montre d'emblée la grande variété des formules et l'analyse archéologique fait état de l'association ancienne de salles de plain-pied en bois avec un bloc de chambres à étage en maçonnerie. On découvre ainsi que la nef principale et les collatéraux de ces salles peuvent être séparés par une file de poteaux ou piliers sur lesquels reposent la charpente mais également par les fermes de la charpente qui elles-mêmes reposent directement sur le sol pour former des « *base crucks* » (également appelés « *full crucks* »). À la fin de ce chapitre inaugural un glossaire illustré rend visuellement concrète la richesse et l'inventivité technique des charpentes britanniques dont la forme la plus spectaculaire est certainement celle à larges blochets formant encorbellement dite « *hammer beam* », permettant de couvrir à l'instar du grand hall de Westminster des largeurs dépassant de loin la longueur des poutres assujettie à celle des arbres.

Ce chapitre introductif est suivi d'une exploration archéologique à travers les grandes salles en bois de l'Angleterre du <sup>xii</sup><sup>e</sup> et du début du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle. Celles-ci, ainsi que le définit l'auteur, sont des « salles de plain-pied à nef et bas-côtés dont la charpente du toit repose sur des piliers et des files d'arcades en bois et dont les pignons et les murs latéraux peuvent être en bois ou en maçonnerie ». Les quelques grandes salles analysées correspondant à des commanditaires de rang élevé montrent à quel point, à l'opposé du cliché qui rattache ordinairement ce type de structure à l'architecture vernaculaire, elle put être bien au contraire, en l'occurrence en Angleterre, le choix des élites. Les grandes salles de Leicester Castle, Hereford Castle et Farnham Castle, trois des plus anciens spécimens conservés en Angleterre, comme extraites de leur « gangues » de maçonnerie postérieures et purgées des multiples divisions verticales et horizontales apportées au cours de siècles, révèlent alors leur originalité et leur richesse. L'analyse archéologique confirme ainsi qu'elles possédaient au-dessus de la ligne d'arcades séparant la nef des collatéraux un éclairage direct du vaisseau central par des fenêtres hautes, apparentant encore davantage ces vastes « halls » aux églises de même époque... Leicester Castle a conservé ses piliers de bois originaux qu'une campagne de dendrochronologie a permis de dater vers le milieu du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle de même que la salle d'Hereford Castle, datée de 1180 par dendrochronologie, et enfin celle de Farnham Castle où les mêmes piliers de bois sont sommés de chapiteaux anglo-normands taillés à l'imitation de ceux de pierre. Cette forme semble avoir été déclinée dans des édifices de moindre rang bâtis par la moyenne ou la petite noblesse, Temple Balsall, édifié avant 1185 qui a conservé l'essentiel de sa structure originelle enveloppée au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle dans des murs de briques de même que Fyfield Hall et Burmington Manor, voire par des paysans aisés comme le montrent les exemples de Westwick Cottage, Newbury Farm House ou Sycamore Farm...

Les origines et débuts du manoir et le glissement de l'habitation seigneuriale depuis la motte, puis sa basse-cour, sont ensuite évoqués dans un article qui par la

confrontation des résultats de fouilles archéologiques, de l'analyse du bâti ancien de proximité, et des documents graphiques comme l'indispensable cadastre ancien, met en évidence les phénomènes de permanence et de déplacement dans l'occupation des sites sur une période de près de cinq siècles, entre l'an mil et l'aube de la Renaissance. Cette approche qui associe étroitement prospection archéologique et lecture « historique » du cadastre ancien s'avère riche d'enseignements. Au passage, un développement consacré au manoir de La Grande-Courbe à Brée (Mayenne) fait état de la découverte de fantômes de poteaux de bois dans le mur de la salle basse du XIII<sup>e</sup> siècle qui fait écho aux chapitres précédents.

Des monographies consacrées à trois grandes salles princières ou épiscopales, Caen, Tours, Le Mans, renouvellent entièrement le sujet. L'ancienne salle de l'Échiquier construite dans l'enceinte du château des ducs de Normandie à Caen se révèle ainsi à la suite d'un examen minutieux être dès l'origine une salle de plain-pied à l'encontre des interprétations antérieures qui concluaient à l'existence d'un ancien étage. Si l'on suit la démonstration de l'auteur, la qualité architecturale exceptionnelle, les dimensions hors normes et la majesté de cette salle de plain-pied qui se singularisent dans le contexte anglo-normand des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles où semblent prédominer les salles en étage, seraient à rattacher à un acte politique du duc-roi Guillaume le Roux manifestant ainsi sa suprématie sur l'ancien héritage ancestral. L'étude consacrée à l'ancien palais des comtes du Maine édifié sur l'enceinte gallo-romaine de la cité du Mans vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle, fait ressurgir, en confrontant à l'archéologie du bâti que des travaux récents ont permis l'analyse des sources et de l'iconographie, l'ensemble originel de la grande salle et de la chambre comtales (*aula* et *camera*). La salle, elle aussi, de plain-pied et sous charpente, comportant trois vaisseaux apparaît comme le très probable modèle des nombreuses salles seigneuriales à trois nefs édifiées entre le XIII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle dans le Maine et l'Anjou...

La partie consacrée à la résidence noble en Bretagne se présente comme une synthèse des différents travaux publiés par son auteur sur ce sujet depuis plusieurs années, à travers un parcours à la fois typologique et chronologique. Depuis les « maisons-tours », que l'auteur a identifiées dans la structure de plusieurs anciens logis bretons, et avec lesquels il établit la filiation de certains « *chambers-blocks* » développés en hauteur pour ensuite résumer l'état des connaissances sur les salles seigneuriales en Bretagne, les fonctions et l'organisation de celles-ci ainsi que l'importance non négligeable des structures de bois : salles en bois disparues mais attestées par les textes, galeries de distribution extérieures ou coursières connues par quelques rares exemples conservés, mais aussi galeries intérieures extrapolées de l'interprétation de documents d'archives et dont on retrouvera l'écho dans l'étude de quelques édifices inédits de Basse-Normandie. Le développement consacré aux « *chambers-blocks* » séparés du logis principal (Le Frétay en Pancé, Kernéch'riou à Pleudaniel...), met en évidence des fonctions probables d'hébergement de parents ou d'invités propres au mode de vie seigneurial, qui en font l'ancêtre des « chambres

d'hôtes » actuelles. De même, les logis-porches qui affichent sur l'entrée de la cour la charge symbolique forte de l'habitation seigneuriale à l'étage sont également à réexaminer sous l'angle de la cohabitation probable entre le seigneur et un métayer privilégié servant probablement de régisseur du domaine proche. Les logis à plusieurs salles superposées sont ainsi associés, avec l'apparition des plans complexes en T ou le plus souvent en équerre, à une recherche grandissante du confort qui se fait jour vers le milieu du xv<sup>e</sup> siècle pour trouver son aboutissement vers 1500 dans l'adoption des salles plafonnées remplaçant les anciennes salles sous charpente.

Il faut aller d'avant en arrière et inversement à travers l'ensemble des différents chapitres, car c'est bien entendu la comparaison des approches et des formules observées dans différentes contrées qui s'avère ici éclairante. La confrontation des formules bretonnes à salles basses sous charpentes déjà relativement bien connues avec l'étude en cours sur les résidences seigneuriales du sud de la Normandie est à cet égard éclairante. Tandis que la noblesse bretonne demeure attachée jusqu'à une date tardive dans le xv<sup>e</sup> siècle au volume de la salle basse montant de fond sous le toit, sans doute parce qu'elle exprime toujours la puissance seigneuriale et sa relation d'affinité avec le sacré, quelques manoirs redécouverts dans l'ancien diocèse d'Avranches, à travers une étude totalement inédite, témoignent de choix architecturaux différents. Si le haut volume de ces salles de plain-pied rappelle les proportions de leurs voisines bretonnes, leur plafond, d'origine, et surtout leurs galeries intérieures longitudinales, courant à mi-hauteur le long du mur gouttereau postérieur pour permettre de desservir les chambres, appartiennent à une toute autre démarche dans laquelle la recherche de commodité semble l'emporter dès le début du xv<sup>e</sup> siècle sur celle de l'apparat.

On découvre, à travers quatre articles complémentaires malheureusement dispersés, les étonnantes et inédites salles en rez-de-chaussée édifiées aux xiii<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> siècles dans le Maine et l'Anjou, salles ayant leurs entrées et leurs fenêtres en pignons et que leur forme rapproche des granges ou des halles de même époque, tandis que leurs hautes fenêtres en arc brisé à lancettes et réseau ornemental évoquent irrésistiblement celles des églises. Ces salles pourvues ou non de bas-côtés, représentent sans doute une descendance unique et sans postérité des grandes *aulae* anglo-normandes des xi<sup>e</sup> et xii<sup>e</sup> siècles : on découvre ainsi que les grands « *halls* » anglais en bois aux charpentes hors du commun présentés au début du volume ont très probablement été à l'origine de la diffusion de ce modèle transposé dans des murs longitudinaux en maçonnerie, modèle largement développé dans le cœur historique du domaine Plantagenêt aux xiii<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> siècles.

L'analyse diachronique du logis de Courtchamp à Chinon montre une évolution significative entre le xiii<sup>e</sup> siècle et la fin du xv<sup>e</sup> siècle qui transfère à l'étage dès la fin du xiii<sup>e</sup> la salle seigneuriale primitive de plain-pied et sous charpente. Ce logis qui révèle à l'étude au moins quatre phases semble avoir intégré dans son évolution une formule de « vestibule d'apparat inédite à ce jour », pièce intermédiaire de plan

barlong située à l'étage, desservant d'un côté le bloc résidentiel à belle cheminée et charpente décorée et de l'autre la salle seigneuriale, disposition rappelant de façon troublante celle du logis de L'Épinay à Saint-Marceau dans la Sarthe exposée dans un autre chapitre de l'ouvrage.

Une étude comparative consacrée exclusivement aux charpentes de comble et de plancher dans les logis seigneuriaux de l'Anjou avant 1450 montre qu'à l'instar de la majorité de la Normandie, les charpentes les plus anciennes sont dans cette contrée en très large majorité à chevrons portant ferme avec de place en place des fermes principales et que seule la partie occidentale de l'Anjou, proche de la Bretagne a conservé quelques rares exemples de charpentes à fermes et pannes. Cette approche ciblée met en évidence, par comparaison des structures, la diversité des formules de contreventement qui est, faute de pannes, le point faible des charpentes à chevrons porteurs. La précocité (vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle) des premières toitures en pavillon est ainsi expliquée par une meilleure connaissance et maîtrise de l'art du trait, que l'on peut mettre en parallèle avec celui de la taille des polyèdres et des volumes prismatiques en pierre développée dans la dernière période de l'art gothique. La finition de ces charpentes et leur aspect devaient prendre aussi des formes différentes, apparemment laissées sans lambris aux périodes les plus anciennes, parfois lambrissées ou encore hourdiées.

Enfin, l'intégration dans cette somme d'une approche synthétique innovante des demeures aristocratiques urbaines des XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles ouvre de riches perspectives. La collecte des études en cours dans plusieurs villes du très Grand Ouest permet d'affirmer tout d'abord, à l'encontre des idées reçues véhiculant l'image de villes médiévales, exclusivement remplies de constructions en bois, le très grand nombre d'édifices de pierre alors construits par les élites urbaines, nobles ou bourgeoises. Comme dans le cas des résidences seigneuriales édifiées à la campagne, la tour et la salle et parfois les deux associées sont les deux formules employées. Toutefois, à la différence des grandes demeures patriciennes du midi dont le rez-de-chaussée est consacré à une activité marchande, les demeures urbaines aristocratiques, bourgeoises ou ecclésiastiques dont il est ici question sont totalement dépourvues de fonction commerciale et leur rez-de-chaussée sert soit de salle basse soit de lieu de stockage pour les denrées de la maison. Il semble toutefois que les salles de plain-pied fréquentes dans l'architecture civile aient été remplacées par des salles d'étage dans les résidences ecclésiastiques de haut rang ainsi que le montre dans le présent ouvrage l'article sur la salle épiscopale de Tours. Les pièces à usage spécifiques, comme oratoires, cuisines, garde-robes et retraits, si fréquentes dans les demeures de haut rang édifiées à la campagne au XIV<sup>e</sup> siècle, s'avèrent d'une grande rareté chez leurs homologues urbains, tandis que les caves voûtées, si rares dans le contexte rural, sont en revanche une quasi constante des demeures urbaines médiévales en pierre. Enfin, la façade à pignon sur rue, privilégiée dans la plupart des cas y compris dans celui de résidences de personnages de haut rang,

concentre souvent à elle seule l'essentiel du décor que crée une suite continue de baies couvertes d'arcs d'abord en plein cintre puis en arc brisé formant arcature.

En résumé il est bien difficile de rendre compte de toute la richesse du contenu de cet ouvrage touffu qui pose un jalon important dans l'avancée de la connaissance de la demeure médiévale seigneuriale du Grand Ouest et du mode de vie pour lequel celle-ci fut conçue... Les analyses et hypothèses posées ici marquent une étape décisive qui fait état aussi de l'importance aujourd'hui reconnue de l'interdisciplinarité et des approches croisées, historiques, stylistiques, archéologiques et dendrochronologiques...

Jean-Jacques RIOULT

Jacques D. de CERTAINES, *Deux chefs de guerre au Moyen Âge. L'amiral Jean de Vienne et le connétable Bertrand du Guesclin*, préface de Jean-Christophe Cassard, Rennes, éd. Apogée, 2013, 173 p. ill. n. b.

Ce livre part d'un constat simple : de ces deux chefs de guerre, l'un a été exalté par la mémoire nationale, tandis que l'autre est « resté presque inconnu de son vivant comme après sa mort ». Alors que Du Guesclin a donné lieu à une quantité de biographies, Jean de Vienne n'en a inspiré que très peu, notamment celle de Pirey Saint-Alby dont le titre, *Le Du Guesclin de la mer*<sup>3</sup>, montre à quel point le connétable a fait de l'ombre à l'amiral. Pourtant, sans les victoires navales de Jean de Vienne, Du Guesclin n'aurait sans doute pas obtenu ses succès terrestres. C'est donc pour extraire de l'oubli une figure importante de l'histoire de France que l'auteur, passionné d'histoire de la Marine, a décidé de rassembler les deux personnages dans un même ouvrage. Comme le souligne Jean-Christophe Cassard dans sa préface, le principe d'une biographie croisée s'avère « fort productif ». À ce propos, on consultera avec profit l'article de Kenneth Fowler sur les relations entre Bertrand du Guesclin et Hugh Calveley qui mettent l'accent sur l'apprentissage et l'expérience de deux combattants du Moyen Âge<sup>4</sup>. Concernant Du Guesclin et Jean de Vienne, la comparaison était difficile « tant les deux hommes et leurs actions sont différentes », à moins de se concentrer davantage sur les carrières militaires au service de la France, ce qui constituerait l'intérêt du rapprochement. Or, dans les onze chapitres du livre, seuls les chapitres 1 (« Deux familles si différentes ») et 3 (« Bertrand et Jean contre les truands des « grandes compagnies » ») croisent

3. PIREY SAINT-ALBY, Bernard de, *Le Du Guesclin de la mer, l'amiral Jean de Vienne (1341-1396)*, Paris, Le masque, 1934 ; TERRIER DE LORAY, Henri-Philibert-André, *Jean de Vienne : amiral de France, 1341-1396*, Paris, Société bibliographique, 1877. À noter également l'ouvrage de FOUR, L., *Jean de Vienne, amiral de France*, impr. de Millot frères, 1936, absent de la bibliographie.

4. FOWLER, Kenneth, « Deux entrepreneurs militaires au XIV<sup>e</sup> siècle : Bertrand du Guesclin et Sir Hugh Calveley », *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 18<sup>e</sup> congrès, Montpellier, 1987, p. 243-256.